

La Colonisation et le désastre écologique d'Haïti

Carl E. D. PIERRE

Introduction. Colonialisme écologique

Le colonialisme est une pratique de domination et d'exploitation de vastes étendues de terres, de ressources naturelles, de peuples et de civilisations dits indigènes ou autochtones. L'exemple européen fait cas d'école pour illustrer le colonialisme à cause de son envergure et de sa contemporanéité, mais d'autres civilisations telles les Arabes, les Chinois, les Ottomans, les Perses s'y sont aussi essayés. Les modes d'exploitation coloniaux des territoires ne portent pas seulement atteinte à leur intégrité physique (pillage des ressources, extermination des peuples) et politique (subjugation) mais ils transforment également sa dimension socioculturelle (modes de vie et représentation dans l'espace des populations). Si en 1866, Ernst Haeckel inventa le mot écologie pour désigner « les rapports des organismes avec le monde extérieur », le terme a évolué depuis pour désigner « le rapport triangulaire entre les individus d'une espèce, l'activité organisée de cette espèce et l'environnement de cette activité » (Koninckx et Teneau, 2010). En d'autres termes, la nature fait l'homme qui à son tour se l'approprie et le transforme. Le colonialisme écologique fait en revanche référence aux divers changements et autres transformations dont sont responsables les pratiques coloniales sur la biodiversité, les écosystèmes, la démographie et la sociologie d'un territoire.

Le colonialisme écologique, encore appelé colonialisme environnemental ou écocolonialisme se réfère à l'exploitation des ressources naturelles, à l'extraction des richesses, à la destruction de l'environnement et des cultures locaux ainsi qu'à l'extermination des autochtones dans les territoires conquis afin d'enrichir et de financer les politiques publiques du centre métropolitain. Ce pillage organisé se résume parfaitement dans cette phrase de Jean-Baptiste Colbert, Ministre de Louis

XIV : «Tout par et pour la Métropole ». Il va sans dire que ces territoires ne sont alors pas exploités dans un souci de pérennité et l'équilibre des écosystèmes naturels et sociaux devient dès lors une considération secondaire.

La colonisation européenne a en premier lieu été motivée par la recherche de *matières premières* après la fermeture de la route des Indes au XVème siècle. Parmi les conséquences les plus importantes sur les écosystèmes naturels et sociaux de cette exploitation systématique, on peut citer : l'introduction de nouvelles espèces végétales et animales au Nouveau-Monde tel le cheval ou la canne à sucre, la disparition de certaines espèces tel le bison en Amérique du Nord, l'esclavage des africains, l'évangélisation des peuples subjugués et l'introduction plus ou moins volontaire de maladies contagieuses comme la variole ou la fièvre jaune. Les changements substantiels à la faune, à la flore et à la démographie ont mené à l'extermination de populations autochtones et à la disparition de civilisations entières tel les Aztèques en Amérique du Nord ou les Tainos en Haïti.

Les bouleversements de la colonisation ont révolutionné les liens entre les peuples et la nature. « *Les Amérindiens, au moment de la conquête, se nourrissaient essentiellement de végétaux cultivés, auxquels ils ajoutaient un complément de produits de cueillette, de chasse et de pêche. La base de l'alimentation était végétarienne, cependant l'élevage d'animaux existait mais de façon très limitée, et il était pratiqué à des fins non exclusivement alimentaires* ». (Chonchol, 2017). Ce mode de vie permettait par exemple au 1 million de tainos de l'île Hispaniola de vivre sur une terre recouverte à 97% de forêts. La Nature n'était pas seulement mère nourricière ; elle était également le réceptacle de croyances, de récits, de cultures et de savoir-faire autochtones (Ferdinand, 2015).

La disparition des peuples par la violence d'une part et par les maladies d'autre part a «déraciné » les récits écologiques et le rapport à la Nature au profit d'une approche faisant fi des besoins et de la volonté des populations sur place. Nous y reviendrons.

Histoire de la colonisation écologique en Haïti

Le Principe de l'Exclusif sur les échanges avec les colonies, tel que théorisé par Colbert, reflète parfaitement la raison d'être de la colonisation. Les colonies n'étaient autorisées qu'à commercer avec la Métropole et ne pouvaient pas produire les mêmes marchandises pour éviter toute

compétition. La colonie était donc cantonnée au rôle de fournisseur de matières premières et accessoirement de débouché pour les produits finis plus chers. Les colons devaient donc détenir un maximum d'espace pour extraire un maximum de ressources et un maximum de travail possible de la main d'œuvre servile.

Cette volonté d'exploitation à outrance a conduit à la déforestation pour favoriser la monoculture intensive (café, coton, cacao, indigo, canne-à-sucre, etc.) avec comme conséquences l'appauvrissement des sols, la perte de biodiversité ou la vulnérabilité face aux phytopathologies. Le très important film-documentaire de Mario Delatour, paru en 2016 et intitulé : « De Quisqueya à Haïti : mais où sont passés nos arbres ? » relate comment les Français, puis les Américains ont massivement détruit les forêts pour faire place aux monocultures pour les uns et au commerce des bois précieux pour les autres, faisant tomber la couverture forestière autour de 29% selon les estimations les plus sérieuses (Maertens et Stork, 2018).

Alfred Crosby (2004), dans son livre *Ecological Imperialism : The Biological Expansion of Europe, 900–1900* fut l'un des premiers auteurs à mettre en évidence le rapport entre la volonté des Européens de transformation de l'habitat autochtone par l'introduction de nouvelles espèces, de nouvelles méthodes d'exploitation et même de nouveaux pathogènes et la subjugation politique et économique des populations indigènes. L'objectif était de provoquer une aliénation des indigènes sur leur propre territoire grâce au déséquilibre écologique pour les affaiblir, les contrôler et enfin les anéantir. Le cas d'Haïti est emblématique de cette stratégie.

Haïti, qui signifie « Terre des hautes montagnes », avant Christophe Colomb, était habité par près d'un million de tainos qui vivaient essentiellement de la pêche, de la cueillette et de la chasse. L'île était divisée en 5 caciquats ou royaumes. En 1492, les espagnols accostent sur l'île et la surnomment Hispaniola ou « Petite Espagne » ou ils fondèrent la première ville européenne du Nouveau-Monde. Ils surent tout de suite que l'île regorgeait d'or. Aussi, malgré l'accueil amical des indiens, ils renversèrent les caciques, réduisirent les indiens en esclavage pour travailler dans les mines d'or et les évangélisèrent de force. Les mauvais traitements, l'esclavage et les néo maladies décimèrent la population taino locale jusqu'à leur extinction. A son apogée, Hispaniola fournissait à elle seule de quoi fabriquer 500 000 écus d'or chaque année (Ropa, 1959) Pour remplacer la main-d'œuvre taino, les espagnols font venir des noirs d'Afrique et introduisirent la canne à sucre dans l'île au début du XVIème siècle.

Pourtant, ils se désintéressent de la colonie quelques années plus tard quand l'or commença à s'épuiser.

Dès le XVII^{ème} siècle, les flibustiers et boucaniers français se retrouvent sur les côtes et les îles adjacents de la partie occidentale délaissée par les espagnols comme l'Ile-à-Vache ou la célèbre Île de la Tortue. Mais les efforts de colonisation et d'implantation de la France commencèrent véritablement avec la paix de Ryswick en 1697. La colonie de Saint Domingue devient très vite la Perle des Antilles, la plus riche colonie au monde (Étienne, 2018). Avant la Révolution Française, Saint Domingue assure à lui seul les trois quarts de la production mondiale de sucre. La colonie de 21 000 km² était plus riche que les États-Unis d'Amérique en 1788. *« D'après le recensement de 1788, cette année-là la colonie comptait 431 sucreries, 3 551 indigoteries, six tanneries, 192 fabriques de tafia, 54 cacaotières, 370 fours à chaux, 29 poteries, 36 briqueteries, sans oublier les indispensables moulins, dont 520 à eau et 1 639 à bêtes. Un ensemble formant un capital qui oscillait entre deux et trois milliards de francs »* (Étienne, 2018).

Toujours selon Étienne (2018), *« Saint-Domingue étant le plus grand producteur de sucre mondial, avec ses 80 000 tonnes l'an et ses 40 000 tonnes de café... »*, la colonie déforesterait la majeure partie du territoire et recevrait un apport constant de près de 30 000 esclaves par an pour maintenir la population servile à environ un demi-million d'Africains, sans véritables droits et travaillant du lever au coucher du soleil sur d'immenses plantations de plusieurs centaines d'hectares d'un seul tenant (Fouchard, 1972). Ainsi, la création de richesse sans aucune considération de ses effets à long terme a clairement déclenché un processus anthropique de dégradation de l'utilisation des sols à Saint Domingue au début de l'Ancien Régime.

Les conséquences écologiques de la colonisation en Haïti se font encore sentir de nos jours et se sont aggravées avec le temps. Outre la disparition des Arawaks 25 ans après l'arrivée des Espagnols, la traite des noirs et le pillage des ressources du territoire, l'expansionnisme des conquistadores et le capitalisme français ont saccagé pendant 300 ans la nature de Saint Domingue (Lindskog, 1998). Après l'indépendance en 1804, la France exigea des réparations exorbitantes de l'ordre de 150 millions de franc-or et des avantages douaniers afin de reconnaître l'indépendance de la jeune Nation et mettre fin à son pesant isolement diplomatique. La dette de l'indépendance fut payée en partie en bois précieux, ce qui accéléra la déforestation après 1804 (Maertens et Stork, 2018).

Profil écologique et social d'Haïti

Haïti est un pays montagneux dont 60% de la superficie est constitué de pente de plus de 20%. La déforestation a accéléré le processus d'érosion notamment dans un pays au trois quarts montagneux et appauvrit encore plus les sols. Aujourd'hui, le pays est le plus pauvre du continent américain et le moins résilient face aux changements climatiques. La déforestation a entraîné et aggravé d'autres problèmes environnementaux : inondations, désertification et rareté des ressources en eau. Moins de 20% des terres cultivées est propre à l'agriculture. La majorité des terres arables sont cultivées au-delà de leur capacité pour nourrir une population de 10 millions d'habitants. D'autre part, les nombreuses catastrophes naturelles des dernières décennies ont affaibli la résilience du territoire dont le plus important épisode reste le tremblement de terre du 12 janvier 2010 ayant fait 300 000 morts et détruit plus de la moitié de la capitale. Haïti est également sur le passage des ouragans dont la fréquence et la puissance augmentent avec le réchauffement climatique. Ce profil écologique actuel est consubstantiel de la colonisation française et de l'occupation américaine d'Haïti.

Le territoire haïtien est organisé sur les bases de l'économie coloniale d'antan. Les flux de marchandises, de capitaux et de ressources humaines sont généralement orientés de la campagne vers la ville, qui elle-même se situe sur la côte dans 55% des cas. Cette économie s'est construite sur de criantes inégalités sociales et territoriales. Il existe, de ce fait, de grandes disparités de niveau de vie, de richesse et de revenus entre le centre et la périphérie à tous les niveaux : capital-province ; ville-campagne ; intérieur-littoral, grande terre - île adjacent etc. (Mérat, 2018). « *Cette logique d'opposition constitue l'un des marqueurs fondamentaux du territoire haïtien* » (Mérat, 2018). Par ailleurs, Haïti fait partie des pays les plus inégalitaires au monde avec un coefficient de Gini de 0.65 et un Indice de Développement Humain qui s'établit à 0.503 en 2018. La structure coloniale perdurera après l'Indépendance avec une économie largement informelle, agricole et le déséquilibre entre les riches et les pauvres est marquant. 20% de la population possèdent à elles seules 63% de la richesse du pays, ce qui ne laisse que 9% des richesses aux plus démunis.

Les conséquences écologiques de la colonisation sont multiples et affectent non seulement les écosystèmes naturels mais aussi les populations qui dépendent de leurs services. La Nature façonne les populations humaines avec lesquelles elles entretiennent des liens de dépendance

biologique, culturelle, spirituelle et historique profondes. Ces liens affectent toutes les activités humaines notamment les activités économiques. Les bouleversements écologiques coloniaux ont changé la face du Nouveau-Monde.

Conclusion

Le colonialisme écologique est un des aspects de la colonisation le plus impactant. Il a mené à la transformation de la Nature. La violence colonialiste et les additions d'origine européenne dans la faune, la flore et la pathogénie de l'Amérique a provoqué la destruction de civilisations millénaires comme celles des Aztèques, des Incas ou des Arawaks. Le génocide amérindien a mené à la traite négrière et à l'introduction massive d'africains dans la démographie continentale. Les transformations démographiques ont conduit au métissage afro-euro-amérindien avec un fort penchant occidental et judéo-chrétien. La colonisation a donc modifié profondément le rapport au territoire des populations et les équilibres naturels. Le pillage, l'esclavage et le colonialisme ont fortement impacté les structures économiques des pays latino-américains comme Haïti ou la République dominicaine. Le capitalisme français a poussé à l'exploitation à outrance des ressources naturelles au bénéfice exclusif de la France. La destruction des cultures amérindiennes s'est accompagnée de changement politique profond. La colonisation a façonné politiquement l'Amérique et l'introduction des langues européennes n'est pas dû au hasard. Les causes profondes de la déforestation et de la pauvreté des anciennes colonies peuvent être retracées à la colonisation.

Références

- Butel, P. (1992). Pierre Pluchon, Histoire de la colonisation française. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration. *Annales*, 47(4), 922-924.
- Crosby, A. W. (2004). *Ecological Imperialism : The Biological Expansion of Europe, 900–1900* (2e éd.). Cambridge University Press.
- Étienne, S. P. (2018). Chapitre 1. Configuration sociale et économique, État et rapports transnationaux de pouvoir à Saint-Domingue. In *L'énigme haïtienne : Échec de l'État moderne en Haïti* (p. 49-74). Presses de l'Université de Montréal.
- Ferdinand, M. (2015). La littérature pour penser l'écologie postcoloniale caribéenne. *Multitudes*, n° 60(3), 65-71.
- Fouchard, J. (1972). *Les marrons de la liberté*, Paris, Éditions de l'École.

- Koninckx G. et G. Teneau (2010) *Résilience organisationnelle : Rebondir face aux turbulences*, Bruxelles, Belgique, De Boeck Supérieur, 2010.
- Lindskog, P. (1998). From Saint Domingue to Haiti : Some consequences of European colonization on the physical environment of Hispaniola. *Caribbean Geography*, 9(2), 71-86.
- Maertens, L., & Stork, A. (2018). Qui déforeste en Haïti ? Pour un nouveau regard sur le charbon de bois et la déforestation. *La Vie des idées*. https://serval.unil.ch/notice/serval:BIB_84BF2FB79026
- Mérat, P. J. (2018). *Le littoral, le cœur de la pauvreté en Haïti : Quand les politiques publiques appauvrissent les territoires* [Thesis, Nantes]. <http://www.theses.fr/2018NANT2055>
- Ropa, D. (1959). La société coloniale de Santo-Domingo à la veille de française. *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 46(163), 155-198.